

« Il faut faire exister les bébés qui n'existent pas »

Landerneau — Aurélie Drivet a perdu sa fille, Clothilde. Vite, elle ressent le besoin de mettre des mots sur l'indescriptible. Elle était à la médiathèque, dans le cadre de la Journée mondiale du deuil périnatal.

Entretien

Aurélie Drivet, autrice d'*Un hiver au printemps* et *Et le soleil reflleurira*, aux Éditions Hygée.

Dans quelles circonstances avez-vous perdu votre enfant ?

J'ai perdu ma fille au moment de mon accouchement, en 2015, après avoir vécu une grossesse parfaite. Tout a basculé en quelques secondes : ma fille a fait une hypoxie en raison de la compression du cordon ombilical.

C'est mon conjoint qui m'a annoncé le décès de notre enfant, à mon réveil. J'ai été comme amputée d'une partie de mon corps. Plusieurs jours avant, j'avais eu l'intuition que quelque chose n'allait pas. J'en ai parlé à l'équipe médicale qui ne m'a pas prise au sérieux.

Comment avez-vous surmonté cette épreuve ?

La littérature a été ma bouée de sauvetage. Très vite, l'urgence vitale de témoigner et mettre des mots sur mes maux s'est imposée à moi. J'avais besoin de comprendre ce qui s'était passé : comment en France, à notre époque, un bébé en bonne santé peut perdre la vie dans ces circonstances ? J'ai voulu chercher à comprendre ma douleur et à mettre des mots sur ce qui n'a pas de mots.

Que racontent vos ouvrages et quels messages y délivrez-vous ?

Ces deux récits autobiographiques racontent à la fois l'épreuve intime de la mort d'un enfant mais aussi le retour possible à la vie. Je raconte aussi l'histoire d'un couple face à



Auréli Drivet était l'invitée de la matinée d'échanges sur le deuil périnatal, à la médiathèque, samedi.

PHOTO : QUEST-FRANCE

l'horreur et les répercussions intrafamiliales qui en découlent.

Mon deuxième livre, *Et le soleil reflleurira*, est un hommage appuyé à toutes les femmes endeuillées. J'ai envie de dire à toutes ces femmes que oui, elles traversent une épreuve terrible mais qu'elles vont s'en sortir car c'est possible. Une telle douleur nous oblige à mobiliser des ressources insoupçonnées.

Trouvez-vous que ce sujet est tabou aujourd'hui dans notre société ?

Reconnaître la douleur, c'est faire exister l'enfant. Dans cette société qui veut invisibiliser le deuil et cacher la

souffrance, je veux dire que le deuil est aussi une affaire de société. Cette dernière doit faire une place à cette douleur afin de réinscrire les personnes endeuillées dans la société.

Vous dénoncez aussi un manque de qualité de soin, au sens psychologique ?

Nous manquons cruellement dans nos hôpitaux de ce temps d'écoute et de bienveillance des femmes enceintes ou endeuillées, ce qui est la conséquence de choix politiques axés sur la rentabilité. Je considère justement mon premier livre, *Un hiver au printemps*, comme un lanceur d'alerte sur ce sujet. Comment l'État expli-

que-t-il que la France a le plus fort taux de mortinatalité en Europe ? Il y a urgence à se saisir de ce sujet.

Une journée comme celle-ci est-elle importante pour vous ?

Il faut en parler, partager et entendre des témoignages de parents, familles mais également de professionnels sur le sujet. Ce qui implique la nécessité de formations spécifiques sur le deuil, dans l'écoute des paroles des femmes enceintes et dans l'accompagnement bienveillant de la souffrance, indispensable à la reconstruction des familles.